

Le vent

C'était le deuxième étage d'un duplex qui se tenait seul entre deux bandes d'asphalte craquelé envahi par des mauvaises herbes qui nous montaient jusqu'aux genoux. À l'arrière, au bout d'une vaste cour à l'allure abandonnée, passait un viaduc qui servait de transit entre l'autoroute et le centre-ville. La rue à gauche se précipitait sous ce viaduc, celle de droite s'arrêtait dans un muret de béton couvert de végétation, formant un cul-de-sac dans lequel des voitures perdues s'engageaient par erreur, faisaient rapidement demi-tour et continuaient leur chemin. L'avant donnait sur une pelouse desséchée, puis sur une large rue presque toujours vide qui devenait un tunnel au croisement du chemin de fer quelques centaines de mètres plus loin. De l'autre côté du tunnel, le quartier était animé, mais de notre côté, c'était le désert, il n'y avait que des terrains vagues, d'autres immeubles comme le nôtre, puis la rue plongeait dans le fleuve, hors de notre vue mais qu'on sentait dans le vent et dans la couleur des couchers de soleil.

Quand on regardait l'immeuble d'un certain angle, on pouvait s'imaginer un visage, dessiner des yeux tristes dans les fenêtres, une bouche qui hurle dans la porte et, avec l'arbre tordu qui se dressait juste à côté, une mèche de cheveux fous. Le propriétaire, un homme d'une cinquantaine d'années sourd d'une oreille, habitait au rez-de-chaussée avec sa blonde, qui écoutait la télé à tue-tête jusqu'à des heures impossibles. Le loyer était abordable, on revenait d'une année en Asie, Laura et moi, et on voulait repartir bientôt, ça nous avait semblé une bonne affaire.

L'été, quand il faisait soleil, ce petit quadrilatère se transformait en une piscine de chaleur humide et de lumière aveuglante. Les pièces de l'appartement se remplissaient d'un air lourd et collant qui nous empêchait de faire quoi que ce soit. Les fins de semaine, on pouvait passer des après-midi entiers sur le balcon, à manger des popsicles en bougeant le moins possible. Moi, je me faisais croire que j'étais encore en Thaïlande, Laura faisait des plans de voyage au Yukon.

Notre propriétaire, lui, en profitait pour allumer son barbecue, une antiquité plaquée de rouille qui trônait dans un coin de la cour, entre ce qui lui faisait office de stationnement et un cabanon sur le point de s'effondrer. Il s'installait à sa table de patio et passait l'après-midi à boire et à manger avec des amis, dont certains avaient des enfants qui couraient dans tous

les sens. La rue au complet était baignée d'odeur de viande rôtie, de boucane, de cris d'enfants et de rires gras du début de l'après-midi jusqu'à ce que le soleil se couche. Ils finissaient complètement ivres et ne se tassaient que tard dans la nuit, après des discussions enflammées ou des engueulades confuses.

Il insistait parfois pour qu'on se joigne à eux, mais Laura en avait peur, ne pouvait supporter sa voix tonitruante et la façon qu'il avait de crier après sa blonde lorsqu'il avait quelques verres dans le nez. On se contentait de les observer d'en haut, avec un certain mépris.

Quand l'été finissait, la température devenait plus confortable. Le soir, quand le ciel changeait de couleur, on remontait la rue, on passait dans le court tunnel sous le chemin de fer et on se retrouvait du côté plus vivant du quartier. Il y avait un stand à crème glacée, un resto, un bar plutôt sympathique où on buvait quelques pintes. Quand la chaleur du jour laissait place à une nuit fraîche, on revenait en se serrant, ça nous faisait tituber, on rigolait en courant au milieu de la rue déserte et on se précipitait sous les couvertures pour se réchauffer. C'était des semaines supportables, même si on sentait bien l'automne qui arrivait, un peu de confort en attendant l'horreur à venir.

En bas, ils persistaient. Un dimanche d'octobre, un après-midi particulièrement ensoleillé, toute leur

bande avait rappliqué, excités comme si l'été était revenu pour de bon, les bras remplis de sacs de bouffe et de caisses de bières. Ils étaient une dizaine, avec autant d'enfants, à tourner autour du barbecue, en short et en t-shirt, lunettes fumées sur le nez. À un moment, une mère a même crié à sa fille de se mettre de la crème solaire. Laura en a ri méchamment, a marmonné :

— Innocents...

À peine quelques minutes plus tard, en un battement de cils, le ciel s'est couvert d'un nuage gris foncé et un vent humide s'est mis à souffler. Ils refusaient de rentrer, continuaient à boire et à manger comme si de rien n'était, mais un crachin a commencé à tomber, qui est vite devenu une averse froide. Ils se sont réfugiés sous le balcon, répétant que ça allait passer, qu'on annonçait du beau temps, déterminés à aller au bout de leur garden-party. Mais le vent devenait de plus en plus violent, faisait tout trembler. Le parasol se gonflait dangereusement, le proprio s'en est approché, a voulu le fermer, mais dès qu'il l'a remué, une bourrasque l'a soulevé et il s'est mis à voler dans tous les sens. L'homme a lâché quelques sacres bien sentis et s'est mis à courir comme une poule sans tête pour essayer de le rattraper. Quelques amis ont voulu l'aider, sans succès, jusqu'à ce que l'objet s'écrase directement sur le front d'un des enfants. Le petit a hurlé,

du sang lui coulait entre les yeux, ç'a été la panique, sa mère était dans tous ses états, quelqu'un a appelé le 911. Quand l'ambulance est arrivée, c'était clair qu'il n'y avait rien de grave, mais le party était gâché, ils sont tous partis, même si la pluie se calmait finalement.

À partir de ce jour, le vent ne s'est plus arrêté. L'arbre sur le terrain était pris dans les rafales et se déhanchait comme un danseur ivre. Même nos voisins n'osaient plus sortir. Les déchets qu'ils laissaient traîner depuis le début de l'été faisaient des tourbillons qui roulaient d'un bord à l'autre de la cour. Le bruit des voitures qui traversaient le viaduc, d'habitude assourdissant, était éteint par un sifflement qui ne faiblissait jamais, modulait selon les directions changeantes qu'il suivait, ça bondissait sur le mur de béton au bout de la rue, jouait quelques notes aiguës contre l'arbre dansant, puis roulait un grave et lent tambour sur le fleuve agité. Notre petit quadrilatère devenait le drain où tout le vent venait se perdre, tournait sur lui-même de plus en plus vite avant d'être recraché aux quatre coins de la ville.

Plus les jours avançaient, plus le vent était froid, et quand la fin de l'automne est arrivée, c'était un fouet glacé et incessant. Dès qu'on sortait dehors, on avait l'impression de se faire attaquer, une rage incontrôlable nous prenait au ventre, on cherchait à se

défendre, mais tout ce qu'on pouvait faire c'était crier comme des perdus. Au fil des semaines la colère s'enlisait et, comme toute colère contre laquelle on ne peut rien, se transformait en folie.

Le matin, pour aller au bureau, je devais marcher un demi-kilomètre jusqu'à mon arrêt de bus. Laura travaillait à temps partiel, souvent à l'heure de mon départ elle dormait encore, emmitouflée dans les couvertures. Dès qu'elle sentait le froid se faufiler par la porte, elle gémissait, rapidement le bruit du vent enterrait ses plaintes, je la regardais avec jalousie, je tournais la tête et sortais.

Les épaules relevées, les yeux plissés, les mains enfouies dans les poches, je faisais mon chemin, criant aussi fort que possible :

— Ça fait !

On était quelques-uns sur le trottoir à affronter le vent la tête penchée ou à marcher à reculons avec l'espoir d'y échapper un peu, mais il soufflait de partout à la fois et, peu importe ce qu'on essayait pour le semer, il avait toujours le dessus. Des fois, sous le viaduc, il y avait une zone à l'abri où on pouvait trouver un peu de répit, mais dès qu'on en sortait, c'était la même chose, pire même.

Les fins de journée étaient un peu plus chaudes que les matins, mais le soleil se couchait si tôt qu'on ne sentait pas la différence. Je revenais du travail sous un

ciel indécis, couvert de nuages gris qui tournaient rapidement au noir, laissant dans leur sillage un vent glacial et sombre. Je criais encore plus fort à mon retour, des bourrasques s'engouffraient dans ma gorge, me glaçaient les poumons, je manquais de m'étouffer à chaque inspiration, alors je criais la bouche fermée autant que possible.

Je montais les marches deux à deux vers l'appartement, ouvrais et refermais la porte d'un seul mouvement, en criant une dernière fois :

— Ça fait !

— Arrête de crier ! lançait Laura, qui m'attendait en pyjama.

Puis les fenêtres se mettaient à claquer et à grincer.

— Il faut qu'il répare les fenêtres ! disait-elle.

— Je sais, mais tu le connais...

Je titubais jusqu'au divan comme si je sortais d'un manège, je sentais la pièce tourner, mes oreilles sifflaient, je fixais le mur en silence le temps de recouvrer mes esprits et de m'habituer au calme relatif de l'appartement.

Des fois, on se réveillait en plein milieu de la nuit, les fenêtres tremblaient toujours et dehors on entendait le vent qui lançait un cri profond et calme, comme une chouette parcourant tout le ciel, sans rien pour troubler sa plainte. Je me plantais devant la fenêtre, l'arbre dansait encore, mais plus mollement que

durant le jour, plus loin on sentait le fleuve qui lançait puis rappelait le vent, je me laissais emporter par le mouvement, tout mon corps aspiré, je volais sur des vagues invisibles.

Une nuit de fin décembre, un rêve dont les images se sont évanouies rapidement m'a tiré du sommeil. Seul le dernier moment m'est resté en tête : chacun de mes membres disparaissait un à un, puis mes doigts, mes orteils, mes oreilles, mes dents, une à une. J'ai sursauté, ouvert les yeux, remué mon bras avec soulagement. En regardant par la fenêtre, j'ai eu une impression étrange. J'ai mis un temps à comprendre ce que c'était : l'arbre dans la fenêtre était immobile, le vent semblait s'être tu. Je me suis demandé si j'étais bien réveillé, j'ai enfilé des pantalons, mon manteau, mes souliers et je suis sorti sur le balcon arrière. Le ciel était d'un noir profond, la nuit était froide et sèche, et le fond de l'air tout à fait paisible. Après quelques minutes à profiter du calme improbable de cette nuit sans vent, j'ai entendu du bruit en bas. C'était le voisin, complètement soûl, qui rentrait en titubant du bar où il passait la plupart de ses soirées depuis la fin de l'automne. Il s'est planté devant la porte et a cherché ses clés longtemps, jusqu'à ce que sa blonde l'entende et lui ouvre la porte, en colère.

— T'es soûl ! lui a-t-elle lancé.